

Quelques difficultés dans les débats engendrés suite au récent Synode de l'EERV

Olivier Keshavjee

Introduction

Le récent Synode de l'EERV a créé plein de remous, de mécontentements, de cris de victoire, de démissions, de débats passionnés, etc.

La question de l'homosexualité pourrait être importante, mais n'est pas centrale. Elle est importante, parce que nous sommes *peut-être* dans une situation similaire à celle qui a mené à la déclaration de la confession de Barmen — où l'Église s'est retrouvée complice de l'oppression d'une minorité — ou à celle de Belhar — où une ethnie politiquement et économiquement majoritaire opprimait des ethnies minoritaires. Si tel est le cas, l'enjeu n'est rien moins que la fidélité à l'Évangile, et une prise de position contre la majorité des Églises chrétiennes serait justifiée. La question de l'homosexualité, toutefois, est secondaire en ce que ce qui se joue dans ce Synode, c'est le rapport à la Bible. Pour des partisans, il s'agit d'une victoire de ceux qui veulent lire la Bible intelligemment ; pour les opposants, il s'agit d'un abandon d'une lecture responsable de la Bible, une trahison de l'esprit de la Réforme.

Ces débats soulèvent donc trois points qui me sont chers depuis plus ou moins longtemps :

1. la souffrance des LGBT dans la société et dans l'Église (ceci depuis qu'un de mes proches amis m'a avoué son homosexualité, et suite à la rencontre lors de mes études de théologie en Afrique du Sud de gays et lesbiennes ayant été traités comme des ordures par leurs Églises),
2. la lecture de la Bible (qui est la question qui a traversé et orienté mes six années d'études, dans trois traditions réformées bien différentes, en contexte occidental et africain, de conviction « orthodoxe » (Faculté Jean Calvin, France), « moderniste » (Unil) et « public » (Stellenbosch, Afrique du Sud),
3. et la possibilité de dialogue et compréhension entre des perspectives radicalement diffé-

rentes (ayant souffert de l'impossibilité d'exprimer ma pensée et de me faire comprendre pendant une partie de mes études, et ayant été sensibilisé plus en profondeur à cette question dans le cadre de la situation de pluralisme culturel sudafricain).

Je propose ici quelques réflexions sur la nature de l'argumentation (ou pourquoi beaucoup d'arguments et attitudes ne font pas avancer le débat), sur quelques arguments problématiques utilisés dans le présent débat (ou comment embrouiller la situation en donnant son avis), et finalement j'avancerai une ligne que l'Église pourrait adopter sur la question (ou comment se faire rejeter par les partisans et les opposants). La question de la lecture de la Bible sera discutée dans un prochain texte.

Nature de l'argumentation

Avant de considérer quelques arguments spécifiques, un des problèmes de tout ce genre de débats où les positions sont tranchées et bien différentes est ... la nature de l'argumentation elle-même !

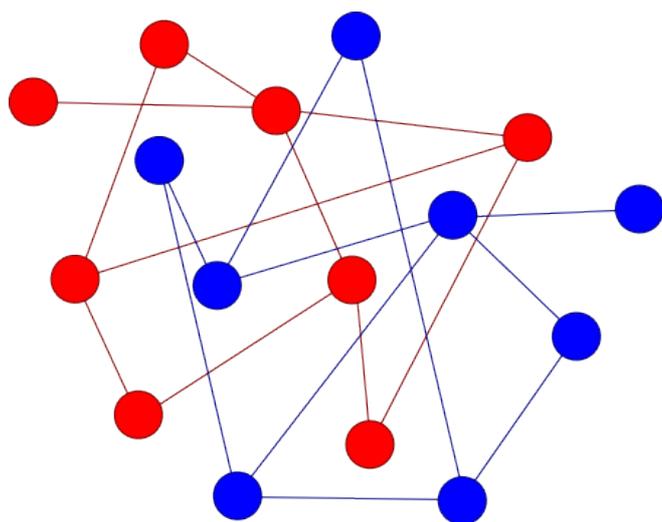
La plupart des arguments sont de types : « Si A alors B ». Par exemple : « Si on bénit les couples homosexuels, alors on ne pourra pas s'opposer à l'homoparentalité », ou « si on accepte que l'homosexualité est une abomination selon le Lévitique, alors il faut aussi accepter qu'une femme indisposée ne puisse pas aller au temple. » Une fois qu'un tel argument est avancé, de trois choses l'une :

1. si j'affirme A (j'accepte la bénédiction des couples homosexuels) alors je dois affirmer B (j'accepte l'homoparentalité), ou
2. si je rejette B (une femme indisposée a le droit d'aller au temple), alors je dois rejeter A (l'homosexualité n'est pas une abomination), ou
3. je peux montrer que l'inférence ne tient pas (par exemple, qu'il est logiquement possible d'accepter telle partie du Lévitique comme normative, et de rejeter telle autre à la lumière du NT).

Le problème est qu'aucun argument ne peut dire

s'il faut accepter A (et donc accepter B) ou rejeter B (et donc rejeter A). On peut ajouter d'autres arguments qui feront intervenir C, D et E en jeu, mais aucun ne dira si A ou non-A est vrai. En d'autres termes (russelliens, en l'occurrence), la raison peut faire le tri entre différentes croyances, les équilibrer et montrer leur compatibilités, mais elle ne peut pas en produire. On s'appuie toujours, dans tout raisonnement, sur des éléments que l'on considère vrais sans pouvoir les justifier.

Pour compliquer la discussion, ces éléments sur lesquels on s'appuie ne peuvent jamais être pleinement explicités : une bonne partie sont simplement portés en nous de manière tacite, façonné par notre culture et ses valeurs, les notions véhiculées par notre langue, nos expériences et rencontres, nos craintes et espoirs, valeurs et impressions, etc. Nos pensées sont connectées entre elles comme un grand réseau désordonné, dans lequel des arguments rationnels peuvent venir mettre un peu d'ordre, mais pas beaucoup plus. Toute expérience, idée, événement est lue comme à *travers* ce réseau qui l'interprète en l'intégrant, ce qui va éventuellement le modifier légèrement. Beaucoup d'arguments échangés entre des individus ayant des positions radicalement différentes (et donc des réseaux avec très peu de nœuds partagés) tombent simplement dans le vide.



Réseau d'idées

Différents termes utilisés en philosophie des sciences pour décrire ce genre de réseaux (avec des nuances) sont : « vision du monde », « paradigme », « matrice disciplinaire », « système fiduciaire », « structure de plausibilité ». Je continuerai ici de parler de « réseau » en atten-

dant de trouver un meilleur terme.

Un problème pratique que cela pose lors d'un débat, c'est que les arguments rationnels ne peuvent qu'être avancés un par un (puisque'ils sont portés par le langage). Or, un argument seul face au réseau de contre-arguments est toujours très facilement rejeté, ce qui ne fait que conforter son interlocuteur dans la conviction que son réseau a les bonnes réponses, puisqu'il est capable de répondre à toutes les objections — pour autant qu'elles arrivent une par une.

La seule manière respectueuse de dialoguer, donc, c'est de prendre tous les arguments de son interlocuteur ensemble plutôt qu'un par un, c'est à dire d'essayer autant que possible d'habiter — pour un temps — son réseau de pensée. Ceci demande beaucoup d'écoute, de prise de risque (qui se lance dans l'exercice connaît ce sentiment de crainte de se perdre dans l'avis de l'autre), et d'imagination. La meilleure manière de transmettre ce réseau composé d'éléments explicites et implicites est de raconter une histoire, son histoire. Cela implique de laisser à l'autre le droit d'interpréter différemment une même situation, même si cela nous choque profondément, mais d'écouter son récit jusqu'au bout, de manière participative. Avant de raconter le sien.

Ce point est particulièrement important dans la discussion avec les LGBT : pour tous les « straight » bien-pensants, ce n'est qu'en acceptant d'entendre leur parcours de découverte d'eux-mêmes que l'on peut comprendre un tant soit peu ce qu'ils disent et qui ils sont à leur yeux. Cela ne veut pas dire encore que je dois être d'accord avec eux, mais au moins je les comprends « avec mes tripes », et je repars avec cette expérience lorsque je retourne dans mon propre réseau interprétatif ; expérience à laquelle il faudra que je donne sens dans mes propres termes. Ce faisant, je vais interpréter et dire quelque chose de l'histoire de l'autre dans ma perspective, et à son tour il devra l'accepter. Par exemple, mettez un gay et un ex-gay dans la même pièce : l'un dira que son homosexualité était une « maladie » dont il a été guéri. Pour le gay qui cherche à être respecté, il n'y a pas de plus violents discours. Mais c'est le parcours de vie de l'ex-gay, il est à entendre. Quand le gay raconte alors comment l'homosexualité fait partie de son identité, il implique que l'ex-gay a été perverti par une so-

ciété hétéro et une religion abusive. Ce qui est une violence à son égard. Il n'y a pas moyen de réconcilier ces deux histoires, et il faut accepter que chacun s'inscrive dans le discours qui fait le plus de sens pour lui — et que ce discours a des répercussions sur les autres. La bonne nouvelle est que je peux accepter le discours d'un autre comme valide pour lui et donc respectable, même si ce discours implique des choses sur moi avec lesquelles je ne suis pas d'accord.

Le fait que tout argument (y compris le plus scientifique, le plus critique, le plus objectif et le plus détaché) repose sur un tel réseau défini par une tradition (une histoire individuelle inscrite dans une histoire collective) n'est pas un emprisonnement ou une barrière au débat, pour autant qu'on le reconnaisse, et qu'on l'assume. Du moment que l'on en prend conscience, on peut chercher à explorer son propre réseau, le clarifier, et — plutôt que de lancer des arguments à tout va — inviter l'autre à le découvrir, puis soi-même découvrir celui de l'autre, pour au moins comprendre pourquoi l'autre pense et réagit différemment. Un tel échange authentique ne nous laisse pas indifférents, on en ressort toujours un peu transformé, voir complètement.

Morale de l'histoire : si l'on ne fait pas l'effort de chercher à comprendre l'autre, c'est à dire d'essayer de participer sincèrement à sa manière de penser, croire et ressentir, un débat d'idées ne sert strictement à rien.

Corollaire : pour un débat profond, il faudra non seulement des arguments rationnels, mais aussi des arguments créatifs, des histoires, qui touchent à l'imaginaire et à l'émotion, afin de mieux habiter, pour un temps, le réseau d'un autre, et pouvoir l'évaluer de l'intérieur.

Corollaire : la sincérité de l'entrée en débat peut se mesurer à la capacité à restituer avec d'autres mots les arguments de l'autre, et surtout à en proposer des nouveaux.

Corollaire : pour débattre réellement, il faut avoir du temps, oser prendre des risques, et accorder à l'autre une présomption de bon sens.

Quelques arguments surexploités

Ceci dit, et conscient des limites énoncées au point précédent, je propose d'examiner deux arguments qui ressortent régulièrement dans nos débats quant à la posture de l'Église face à l'homosexualité, et qui sont problématiques.

« C'est (contre-)naturel ! »

Une des questions de fond reste la suivante : est-ce que l'homosexualité est un comportement normal, ou une déviance? Si tous étaient d'accord sur cette question, il y aurait beaucoup moins de débats, voire plus du tout. Or, comment savoir si l'homosexualité est une déviance? Un des arguments fréquents est celui de l'observation à partir de la *nature*. On trouve cet argument dans tous les camps : « l'homosexualité est naturelle » (ce n'est pas un choix, les pratiques des couples sont les mêmes, la majorité des animaux ont des pratiques homosexuelles), « l'homosexualité est contre-nature » (seule l'union d'un homme et d'une femme peut produire la vie, les homosexuels souffrent de l'être), « la science a montré que [mettre ici ce que vous voulez] », etc.

Le fait que l'homosexualité soit « naturelle » ou pas ne nous dit en rien si c'est une bonne chose ou pas : la nature ne peut pas être un guide pour l'éthique. Le fait qu'un comportement existe et soit documentable ne nous dit pas s'il est souhaitable. Autrement dit, et c'est un problème ouvert pour définir une éthique fondée sur la science : on ne peut pas passer du descriptif au prescriptif, de *ce qui est* à *ce qui devrait être*.

À la hache : si ce n'était pas le cas, si *ce qui est* était la norme de *ce qui doit être*, alors tout discours éthique¹ est superflu : ce que je fais est ce que je dois faire, donc je fais déjà ce que je dois faire, personne ne peut rien me dire. Si l'on disait que ce n'est pas *ce qui est*, mais *ce qui est en majorité* qui doit être notre guide (par exemple « une majorité des animaux ont parfois des comportements homosexuels »), c'est la fallacie de la démocratie : une majorité impose son comportement à une minorité. Mais pourquoi 50 % et pas 60 %?

¹ « Éthique » au sens large de « Que doit-on faire ? » : doit-on faire un rite/bénédiction/autre pour les couples partenaires ?

La nécessité du discours éthique témoigne qu'il y a un mieux à atteindre, un mieux qui n'est pas encore atteint, et qui n'est pas identifiable à un sous-ensemble de ce qui est déjà. Sans quoi (dans une perspective chrétienne), l'eschatologie ne serait pas, et l'on connaît les dérives qui peuvent arriver lorsque l'on identifie le *pas encore* avec le *déjà*.

Il y a notamment deux problèmes pour passer du descriptif au prescriptif :

1. Premièrement, pour du prescriptif, du normatif, il faut avoir une idée de la *finalité* de l'être humain. Or la science refuse précisément toute idée de finalité², et l'observation générale ne peut pas nous aider non plus : on ne peut pas, en observant le fonctionnement d'une chose, dire quel est son but, sa finalité³.

Quelle est donc la finalité de l'être humain? Si l'on répond *la reproduction de l'espèce humaine et son adaptation à l'environnement*, alors l'homosexualité est probablement à proscrire. Si l'on répond *maximiser le bonheur individuel*, alors c'est à chacun de choisir pour soi l'orientation sexuelle qui lui plaît le plus⁴. Suite à la réponse apportée à cette question, on va définir si l'homosexualité est « naturelle » ou non. Mais cette réponse doit reposer sur une autre base que l'observation de la nature.

2. Le second problème se pose pour les chrétiens. Théologiquement, « la création a été soumise à l'inconsistance » et « a l'espérance d'être elle aussi libérée de l'esclavage de la corruption pour prendre part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu » (Romains 8, 20-21). Qu'il s'agisse de la nature, des animaux ou des humains, tout est aliéné par le péché. La création toute entière « manque

² C'est ce refus des causes finales qui lui a permis de s'enrichir de manière si impressionnante, et en même temps de nous appauvrir sur le plan humain.

³ À part pour les choses avec lesquelles nous pouvons faire des analogies avec des choses dont nous connaissons la finalités parce que nous les avons créées avec une intention. Si je voyage dans l'espace, et tombe sur une civilisation qui me présente un objet qui affiche des symboles, et que ces symboles changent à intervalle régulier, je pourrais imaginer qu'il s'agit d'une montre. S'ils me présentent un autre objet avec lequel je ne peux pas faire d'analogie, je n'aurais aucune idée de sa finalité jusqu'à ce qu'ils me l'expliquent. Je pourrais peut-être trouver une utilité (j'arrive à planter des clous avec), mais je ne saurais pas si c'est vraiment ça sa finalité, son meilleur usage.

⁴ À noter que dans ces deux cas, il n'est pas garanti que « la fidélité dans le couple » soit une bonne option, et donc soit l'Église se plante, soit la finalité humaine selon l'Église est autre que ces deux réponses.

la cible » établie par Dieu — sa finalité — donc les singes pas plus que les humains ne peuvent répondre à la question posée plus haut : quelle est la finalité de l'être humain (ou des singes) ? Et plus spécifiquement à la question posée au début : est-ce que l'homosexualité est une déviance ?

Morale : dans ce débat, tous les arguments en référence à la nature sont contre-nature, dans le sens où la finalité d'un argument est de clarifier et d'apporter du poids à une position, or ceux-ci ne font qu'amener de la confusion et des opinions déguisées.

Corollaire : les descriptions de comportements sont toutefois utiles, non pas pour fonder une éthique, mais pour mieux l'informer. Par exemple, dans l'imaginaire de certains, l'homosexualité reste un comportement de boîte-de-nuit, avec de fréquents échanges de partenaires, et est associé à la propagation du SIDA. Cette image est bien sûr à revoir.

« C'est ouvrir la porte au mariage pour tous et à l'adoption »

Un autre type d'argument que l'on entend souvent, est (pour les partisans) que l'acceptation d'un rite pour homosexuels est un signe prophétique en faveur de leur intégration dans la société, ou au contraire (pour les opposants) qu'il faut refuser un tel signe car ce qui vient plus tard est le mariage pour tous, l'homoparentalité, et la procréation médicalement assistée. En gros, l'ouverture ou la fermeture de l'Église va influencer l'ouverture ou la fermeture de la société à l'égard des homosexuels.

Il y a là deux problèmes importants avec ce type d'arguments.

1. Premièrement, c'est largement surestimer l'influence de l'Église dans la société. Si pour une question comme celle-ci les médias s'intéressent tout à coup à nous, ce n'est pas tant parce qu'ils cherchent désespérément notre éclairage sur cette question difficile, que parce qu'on leur offre des tensions croustillantes. Dans le cas des partisans, l'Église change de regard *après* la société, suite à elle (explicitement : c'est la création d'un

partenariat enregistré qui motive cette question, rien d'autre). Il n'y a rien de prophétique ni de courageux là-dedans. Dans le cas des opposants, s'ils pensent que l'on peut résister par une décision liturgique à la question qui vient après, celle de la *gender theory*⁵ (qui sous-tend l'attitude changeante face à l'homosexualité), ils se trompent grandement. Cette nouvelle perspective sur l'orientation sexuelle (et la sexualité, et le genre; points qui ne sont pas abordés dans le cas d'un partenariat enregistré car non pertinents, mais qui devront bientôt être discutés en Église à leurs tours) a déjà conquis un bon nombre d'intellectuels. Elle fera sa place dans la société, elle sera enseignée dans les écoles et elle pénétrera une partie des Églises. (C'était ma minute prophétique.) Si l'on pense qu'une minorité peut stopper cette déferlante, on se fourvoie. Profondément. Surtout si cette minorité pense le faire à coups de liturgies pleines de subtilités de mots et de symboles lourds de sens — riches pour ceux qui les comprennent, mais dont l'intelligence n'est pas donnée à tous même en Église, à plus forte raison pour celui ou celle qui n'a aucune culture ecclésiale.

2. Le deuxième problème avec cette attitude, est qu'il y a une confusion importante ici : ce n'est pas le rôle de l'Église d'édicter les mœurs de la société. Notre rôle est (*grosso modo*) de prêcher une Parole (et « prêcher une Parole » n'implique pas que des paroles) qui condamne l'injustice (et injustice dans le monde il y a, la sexualité individuelle ne devrait pas être au sommet des agendas d'Églises), qui protège et reconforte ceux qui souffrent, et qui invite à la rencontre et à la suite du Christ vivant ceux qui le souhaitent. Or, dans une société fondée sur un discours traditionnel sur les genres et la sexualité, *les LGBTQI*⁶

⁵ Dans les grandes lignes, la théorie du genre veut mettre fin aux catégories binaires de la société : homme / femme. Elle distingue le genre (homme ou femme), le sexe (masculin ou féminin) et l'orientation sexuelle. Ces trois catégories qui nous définissent ne sont pas des options binaires, mais un continuum : je peux avoir un appareil génital masculin, me sentir plutôt femme et être attiré par les deux sexes. Et notre position peut changer. De plus, le genre (qu'est-ce qu'un homme, une femme) n'est pas une catégorie fixe universelle, mais une construction sociale.

⁶ Pour Lesbiennes, Gays, Bisexuels, Transgenres, Queer (terme parapluie opposé à « straight », utilisés pour toutes les minorités sexuelles) ou Questionning ; et Intersexes ou Indécis. La multiplication des lettres parce que beaucoup de catégories (par exemple les 4 premières

souffrent. Ici, toute personne qui n'a jamais entendu un homosexuel ou une transsexuelle raconter son histoire et sa souffrance devrait prendre un peu de temps pour le faire⁷. Pour beaucoup, cette souffrance n'est pas causée par leur identité intrinsèque, mais est due en grande partie par le fait qu'ils ne rentrent pas dans les catégories binaires de notre société.

Il n'est pas du tout évident que la société serait dans un pire état qu'actuellement si l'État devenait agnostique face au sexe/genre des individus (et donc mariage pour tous, procréation médicalement assistée, et adoption pour tous). Un certain refus de rites de bénédiction pour les couples partenariés ressemble à une forme de maintien identitaire, de réaffirmation des valeurs traditionnelles de la société, et est donc une instrumentalisation de la ritualité ecclésiale et du message évangélique à des fins politiques. Il en va de même pour ceux qui affirment la nécessité d'un rite d'accueil (pour entendre la souffrance des homosexuels), mais un refus des changements de la sociétés. Et aucun LGBTQI ne sera satisfait par une telle position : le rite ne sera d'aucun réconfort si la société ne va pas plus loin.

Pire, si le refus de bénédiction est motivé par la vision d'une société hétérosexuelle « straight », ce n'est rien moins qu'une négation implicite de l'Évangile. Pas de l'Évangile dans le sens de l'accueil de tous, mais dans le sens de la puissance de transformation de vie. Jésus ne se contente pas d'accueillir, mais appelle à une transformation intérieure, à son image, et rend cette transformation possible⁸. L'éthique chrétienne ne se vit que dans la présence de l'Esprit

lettres) ne suffisent pas à rendre compte de l'expérience de certains.

⁷ Une première étape avant une rencontre pourrait être, par exemple :

- la lecture de *Mes Souvenirs* d'Herculine Barbin Adélaïde (les mémoires d'un hermaphrodite considéré comme une femme mais se sentant homme, né en 1838, ayant mis fin à ces jours en 1868), ou
- le visionnage du *discours* (30mn) de Lana Wachowski (réalisatrice transgenre avec son frère de la trilogie *Matrix*) lors de sa réception de l'*Human Rights Campaign's Visibility Award* de 2012.

⁸ Cette transformation n'est jamais pleinement atteinte, la référence à l'eschatologie est ici encore nécessaire. « Tandis que nous sommes dans cette tente, nous gémissons, accablés, parce que nous voulons, non pas nous dévêtir, mais nous revêtir, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. » (2 Corinthiens 5, 1-10).

du Christ, qui nous donne ce que le Christ nous ordonne. Autrement dit, la sanctification — comme l'élection, la justification et la glorification — est une œuvre du Dieu Trine en nous, opérée par grâce par le moyen de la foi, qu'il nous est impossible à réaliser seuls. Imposer une transformation de comportement (par des lois civiles) sans la grâce et la promesse qui le permettent, c'est un joug meurtrier. Ou alors c'est dire que l'on peut se passer de l'œuvre de Dieu dans la vie chrétienne, et c'est une négation pharisaïque du *Sola Gratia*.

Morale : Dans ce contexte, le rôle des chrétiens n'est pas d'essayer d'imposer leurs idéaux à la société, mais de défendre une éthique différente envers « ceux du dehors » et « ceux du dedans » (ce qui, soit dit en parlant, ne s'oppose pas à notre cher multitudinisme) :

- *en société* : favoriser le vivre ensemble, minimiser la souffrance de chacun ;
- *en Église* : tendre à l'éthique d'exigence radicale à laquelle le Christ nous appelle.

Si nous pensons que la *gender theory* va être traumatisante pour certains, alors ce sera notre rôle en Église de proposer des valeurs bibliques différentes, mais uniquement pour ceux qui veulent l'entendre⁹.

Corollaire : dire « oui » en Église pour pouvoir dire « non » en société, c'est prendre la machine à l'envers.

Corollaire : dire « non » en Église pour affirmer un « non » en société, c'est une confusion sur le rôle et l'autorité du discours de l'Église.

Conclusion

Comme tout discours, ma position n'est qu'une « proposition de sens ». Si cela ne tenait qu'à moi, l'Église prendrait pleinement part *avec* les LGBTQI à leurs combats pour être traités avec équité dans la société, sans discrimination légale

⁹ Ce que nous faisons déjà dans bien des domaines. Par exemple, nous ne nous battons pas pour que civilement seul le christianisme soit autorisé et qu'ainsi tout le monde soit, de force, chrétien. Nous nous battons dans la société pour une laïcité ouverte, qui donne à chacun le droit de choisir et de changer de religion. Mais dans l'Église nous pratiquons et prêchons le christianisme seulement, et invitons chacun dans la société à rencontrer le Christ.

ou morale. En même temps, elle prêcherait un message radical et exigeant d'amour sacrificiel pour lequel tous, homos comme hétéros, ratent la cible et sont appelés à vivre de la grâce offerte en Jésus-Christ.

De plus (et il y a là une dissymétrie qui ne peut être évitée entre homosexualité et hétérosexualité), je ne connais pas de lecture de la Bible compatible avec le *Sola Scriptura* de la Réforme (c'est-à-dire qui ne place aucune autre tradition ou autorité au dessus des textes) qui puisse affirmer que l'homosexualité entre dans le plan de Dieu¹⁰. Par conséquent, il ne peut y avoir de bénédiction de mariage homosexuel comme c'est le cas pour les mariages hétérosexuels. Toutefois, je comprends bien que pour certains LBGTQI, *s'ils avaient* à choisir entre leur sexualité et un attachement au Christ Vivant, ne pouvant renier une partie si profonde de leur identité, ils choisiraient leur sexualité. C'est pourquoi, « prenez garde, toutefois, que votre droit ne devienne une pierre d'achoppement pour les faibles. » (1 Co 8, 9)¹¹ Devant de tels frère et sœurs, il vaut peut-être mieux garder un silence prudent après avoir dit une fois clairement ce que l'on pense, confiant que « si sur quelque point vous avez une pensée différente, Dieu vous révélera aussi ce qu'il en est. Seulement, au point où nous sommes parvenus, avançons ensemble. » (Phillipiens 3, 15-16)¹²

Au final, le Conseil Synodal doit proposer un « rite » qui ne soit pas une bénédiction. J'aurais ici deux propositions, qui ont l'avantage d'avoir des fondements bibliques : le baptême et la cène. Y a-t-il une chance que le Conseil Synodal parvienne à proposer un rite plus riche, qui dise mieux l'acceptation de Dieu en Christ, et la pleine participation à une communauté de « mendiants de la grâce », que ceux-ci ? Pourquoi créer ce dont nous disposons déjà ?

¹⁰ Je ne suis pas pleinement sûr de cette affirmation : il me semble *peut-être* pouvoir imaginer une défense possible sur la base des textes, mais n'en suis pas convaincu. Je tenterai par ailleurs de le faire pour aller jusqu'au bout de ma pensée. En attendant, je m'en tient à ce que j'ai dit ici.

¹¹ Comme [Jean-Denis Kraege le montre avec beaucoup de sagesse](#), partisans comme opposants peuvent s'approprier cette parole, donc se considérer « forts » et les autres « faibles ».

¹² Gardons un silence pudique sur ce point, et levons la voix ensemble contre des injustices plus flagrantes, comme les nouvelles formes d'esclavages, les abus de pouvoir, [les injustices liées à la « propriété intellectuelle »](#), etc.